
Colin Niel
Wallace
ROUERGUE

Présentation

Mathurine travaille pour la protection de l'enfance. Mère célibataire de Wallace, un garçon de neuf ans, elle vit aux portes de l'Amazonie. Alors que Wallace grandit, les relations se tendent entre la mère et le fils. Elle rêvait d'un enfant qui aimerait la forêt, lui ne vit que pour se mesurer aux champions de Fortnite. Fragilisée par la mort dramatique d'une adolescente placée en famille d'accueil, Mathurine est bouleversée lorsque le père de celle-ci, Tiburce, lui confie avoir vécu une étrange expérience en forêt. Quelque chose de l'ordre d'une apparition. Quelque chose qui fait ressurgir le souvenir d'un enfant qu'elle a croisé autrefois et dont elle n'a jamais pu admettre la perte.
Avec ce nouveau roman qui nous immerge dans l'extraordinaire forêt primaire, Colin Niel tisse une toile fascinante sur le thème de la parentalité. Dans la jungle des peurs et des enchantements, père et fille, mère et fils sont soumis à de terribles épreuves lorsque l'autre vient à manquer. Mais l'amour n'est-il pas la force qui peut nous conduire à dépasser nos plus profonds cauchemars ?

Auteur de huit romans récompensés par des prix littéraires de premier plan, Colin Niel a conquis un très large public par une œuvre que sa dimension naturaliste et son ancrage puissant dans des territoires singuliers placent tout à fait à part parmi ses contemporains. Son roman Seules les bêtes *(2017) a été adapté au cinéma par Dominik Moll.*

Du même auteur, chez le même éditeur

Romans

Darwyne, 2023 (Grand Prix de littérature policière 2023, Prix Habiter le Monde 2023, Prix L'Usage du Monde 2023, Prix Joseph 2022)
Entre fauves, 2020 (Prix Libraires en Seine 2021, Prix du Livre pyrénéen 2021, Prix Livres à vous 2021, Prix Libr'à nous 2021, Prix Lamartine 2022, Prix des lecteurs Culture Presse 2022)
Seules les bêtes, 2017 (Prix Landerneau Polar 2017, Prix Polar en Séries 2017, Prix Cabri d'Or de l'Académie cévenole 2017, Prix Goutte de Sang d'Encre 2017, Prix Polars Pourpres 2017, Prix du polar de la Librairie Les Arcades 2017, Prix des lycéens d'Auvergne-Rhône-Alpes 2018, Prix Cézam des lecteurs 2018, Prix Flaubert 2019)

Série guyanaise

Les Hamacs de carton, 2012 (Prix Ancres noires 2014)
Ce qui reste en forêt, 2013 (Prix Sang pour Sang Polar 2014, Prix des lecteurs de l'Armitière 2014)
Obia, 2015 (Prix des lecteurs Quais du Polar/20 Minutes 2016, Prix Polar Michel Lebrun 2016, Prix Mille et une feuilles noires du festival de Lamballe 2016, Prix du Récit de l'Ailleurs Saint-Pierre-et-Miquelon 2016, Prix des lecteurs Villeneuve-lez-Avignon 2016, Prix Ancres noires 2017, Prix Étudiants du Polar 2017)
La Série guyanaise, 2018, édition intégrale, volumes 1 à 3
Sur le ciel effondré, 2018 (Trophée 813 du meilleur roman francophone 2019)

Livre illustré

La Guyane du capitaine Anato, 2019, avec des photographies de Karl Joseph

L'auteur a bénéficié du soutien du Centre national du livre pour l'écriture de ce texte.

Couverture : © Stéphanie Brepson
© Éditions du Rouergue, 2024
www.lerouergue.com

Colin Niel

Wallace

ROUERGUE

À tous ceux qui un jour
Ont effleuré l'idée
D'aller se perdre ailleurs
Dans d'autres vies
Dans d'autres mondes

Et à mon fils
Mon amour grand
Comme une Amazonie
Avant les bulldozers

1

Beaucoup n'auraient rien vu. Beaucoup auraient foulé cet humus-là sans marquer la moindre pause, pressés de retrouver la ville avant que n'arrive la nuit. Mais pas Tiburce qui, fusil en bandoulière et machette en main droite, s'accroupit au-dessus des feuilles, et lit le sol brun comme un registre éphémère, un ouvrage où dans une écriture d'avant l'écriture seraient consignés les plus récents mouvements des faunes. Tiburce, il dirait que c'est un truc que toutes les choses vivantes ont en commun, le fait de semer des signes, de léguer des traces à qui saura les déchiffrer. Il dirait même qu'une bête qui ne laisse rien derrière elle, c'est une bête morte et déjà digérée par le sous-bois. Que ce n'est pas une histoire de discrétion ou de taille de l'animal, mais plutôt d'expérience. À son avis, ils sont de moins en moins nombreux à avoir comme lui ce bagage-là. À remarquer les crottes des tapirs en émiettement dans les cours d'eau ; à identifier les empreintes des ongulés imprimées dans la boue, celles des pécaris avec leur forme pointue, celles

des daguets pareilles à des olives, daguet rouge ou daguet gris selon la longueur ; à repérer les catiches des loutres géantes près des rivières, la terre griffée devant l'entrée. Les fruits des virolas aussi, lâchés depuis les hauteurs par les grands singes ou les toucans. À voir ce qui pour les autres est invisible, en fait, parce que c'est bien de ça qu'il s'agit : de l'invisible. De ce qu'il en sait, aujourd'hui les chasseurs, ils préfèrent conduire leurs 4 x 4 avec les projecteurs braqués vers la forêt que marcher pendant des heures pour pister le gibier. À part peut-être les Amérindiens, suppose-t-il sans bien savoir.

Baissé dans la demi-pénombre, Tiburce détaille le sous-bois qui l'entoure, arbustes hérissés en pousses d'avenir sous les aînés géants, palmiers à épines en bosquets ramassés, pentes douces des bourrelets forestiers. Il observe encore, à ses pieds, la trace discrète entre boue et feuilles mortes, les empreintes qui dessinent une ligne lancée à travers bois. Il était temps : quatre heures qu'il cherche une sente comme celle-là, piétinée fraîchement.

Alors en pensée il se fait animal. Se glisse dans la peau d'un pécari à collier, au sein de son groupe itinérant. Sept-huit individus, il dirait, sillonnant leur domaine vital à toute heure de la journée, guidés à l'odorat au gré des ressources alimentaires, guettant partout le surgissement du prédateur, jaguar, puma, anaconda en bord de rivière. Humain, aussi. Et l'exercice s'apparente à une métamorphose mentale : Tiburce reconsidère l'espace à hauteur de cochon. Il se dit que, lui pécari, il serait arrivé d'en haut de ce petit morne, en tête du groupe. Qu'il aurait évité d'emprunter le talweg, non, trop à découvert, aurait plutôt suivi ce chablis encombré de lianes arrachées aux houppiers et où ses traces auraient été moins évidentes. Qu'il serait passé entre ces deux gros troncs, enjambant

les racines. Puis que, guidé par les senteurs sucrées des fruits qui ici jonchent le sol, il aurait traversé le décor pour passer derrière cet arbre, là-bas. Oui, quelque chose comme ça, il se dit en se redressant, les doigts autour de la sangle de son fusil. Alors, tandis que les tinamous augurent la fin du jour de leurs sifflements perçants, Tiburce se remet en marche. Sûr de sa lecture des écrits animaux. De sa capacité à se mettre à leur place.

Et il songe : Si seulement tu savais faire pareil avec les gens, elle serait peut-être encore vivante, ta gamine. Puis s'assène : Pense à autre chose, arrête de tourner en boucle là-dessus. Et suant torse nu au-dessus de son treillis, il croit y parvenir en revenant à sa traque. Rive son itinéraire à celui du gibier, chaque sens mobilisé pour poursuivre la bête, accroché aux odeurs, les yeux fouillant les ombres, guettant les grognements tant de fois entendus. Il suit la piste récente, moins d'une heure à son avis, et lorsqu'elle disparaît il l'invente encore là, use de son imagination pour reconstituer la scène jouée plus tôt par le groupe. Il avance à pas lents, frayant son layon à coups de sabre discrets, sectionnant les branchages disposés sur sa route.

Ce matin, tandis qu'il conduisait son pick-up en tirant la remorque et la pirogue harnachée dessus, Tiburce a monté le son de la radio. On y parlait de ce gars perdu en forêt depuis quarante-huit heures, et des recherches lancées pour le retrouver, avec gendarmes, agents de l'office des forêts et bénévoles. C'est un peu plus à l'ouest du département que ça se passe. Et c'est la troisième fois que ça arrive cette année : il a compté. Trois fois qu'on doit mobiliser du monde pour tirer d'affaire un ou des imprudents égarés en Amazonie, ça commence à faire beaucoup. En général ça se termine bien, ils sont localisés rapidement, et se rendent compte qu'ils étaient tout près

de leur point de départ, d'ailleurs. Mais parfois ce n'est pas le cas. Comme ce couple dont on n'a retrouvé que les corps, deux semaines après leur disparition, chacun tué d'une charge de plombs. Tirée par l'homme en désespoir de cause, a conclu l'enquête. Ou comme ce type disparu à jamais, les recherches abandonnées tant on l'avait déjà cherché.

Ces dernières années, ce genre d'histoire est devenu plus fréquent : on se perd plus souvent qu'avant, tout le monde l'a constaté. Et les gens de ressortir les mythes et les légendes qu'on racontait autrefois pour faire peur aux gamins. De se remettre à parler du Maskilili, créature de la forêt qui ressemblerait à un enfant sans vraiment en être un. Ou à un homme de petite taille, peut-être, il y a différentes versions de l'histoire. Ce qu'on dit, c'est que le Maskilili, il a les pieds *à l'envers*. Complètement retournés vers son dos et vers l'arrière de ses genoux. Et aussi que son truc à lui, c'est d'égarer les humains aventurés sur son domaine. De les attirer très loin vers les profondeurs du sous-bois. Il y en a pour raconter avoir entendu ses cris si singuliers à la tombée de la nuit. Ou même l'avoir aperçu, debout sur un tronc d'arbre couché, avec dans sa main droite un long bâton. Et un regard si intense qu'il vous transperce le ventre, précisent-ils comme pour rendre la rencontre un peu plus effrayante.

Tiburce, lui, il ne dirait pas qu'il y croit, à ce monstre des bois. À son avis, la raison pour laquelle les gens se perdent, c'est surtout qu'ils font n'importe quoi. Qu'ils n'ont jamais été aussi nombreux à vouloir découvrir *la jungle*, comme ils l'appellent, à se prendre pour des explorateurs alors qu'ils n'y connaissent rien. Mais il est bien placé pour savoir que cette Amazonie, elle a ses petits secrets, aussi. Combien de fois ça lui est arrivé, à lui, d'entendre des cris qui ne ressemblaient

à rien de ce qu'il connaissait ou pouvait même imaginer. D'entrevoir des silhouettes animales, aussi furtives qu'impossibles à identifier. Ou juste, lors d'une nuit passée tout seul dans son hamac, de ressentir une présence inexplicable et pas bien rassurante. Alors non, il n'y croit pas vraiment, au Maskilili, il se dit que s'il existait, il aurait déjà croisé sa route. Mais qu'une telle créature habite quelque part dans les bois, ça ne lui paraît pas impossible, non plus.

Il estime être à deux heures de marche de son carbet, à présent : il va falloir revenir à la frontale, vu l'heure qu'il est. En portant le gibier, vingt kilos sur le dos une fois vidé, ça va être laborieux. Mais il se donne encore un peu de temps, continue d'avancer. Il marche à travers bois, déchiffrant les reliefs sous la peau végétale, tapis de feuillages déployé à toutes hauteurs et qui fausse le réel, adoucit les pentes, camoufle les obstacles.

Il fait quasiment nuit lorsque enfin il déniche la harde, encore invisible mais bruyante à trente mètres de lui, au creux d'une dépression où s'amasse le bois mort. Tiburce ralentit le pas, se fait plus discret parmi les tiges. Il empoigne son fusil, le casse pour insérer dans le canon les deux cartouches calibre douze tirées de sa poche. Et il s'approche, l'index près de la détente, les yeux aguerris fichés dans le sous-bois. Guette l'apparition des cochons dans son champ de vision, parce qu'il n'est pas du genre à tirer au hasard, Tiburce, sans être certain de sa cible. Aucune envie de se retrouver avec une bête à terre dont il ne pourrait rien faire. Il contourne un arbre épais et encombré de contreforts, avance à couvert, ses vieilles baskets dans les débris ligneux étalés en tapis, les feuilles des arbrisseaux glissées sur sa peau nue.

Et il le voit.

Oui, il a beau faire sombre, à cet instant il est certain de le voir, son pécari. De reconnaître son pelage gris, de deviner son groin en train de fouiller l'humus, peut-être même son collier de poils plus clairs en mouvement au-dessus. Les autres restent invisibles, il les entend seulement affairés aux alentours. Tiburce fait trois pas de plus, camouflé sous les frondaisons. Se choisit une fenêtre où se poster discrètement, pieds calés dans les feuilles mortes. Observe un court moment l'animal occupé. Il ne l'a pas vu venir, juge-t-il, ne se doute de rien dans son crâne de cochon. Le chasseur soulève son arme, lentement, colle la crosse contre l'épaule, ajuste sa visée. Il se répète, Je le vois, il est là, devant moi, il fait presque nuit mais je le vois.

Ce n'est qu'au moment de presser la queue de détente que la vision le saisit.

Par la suite il peinera à reconstituer la scène, à comprendre comment les choses se sont vraiment passées. Il se rappellera seulement qu'en tirant sur sa cible, il a vu dans sa mire autre chose qu'un simple pécari.

Une silhouette un peu humaine, de taille modeste dans la nuit venante.

Surgie devant ses yeux comme une apparition.

Et aussi qu'au même instant, il a pensé : Méryane !

2

L'averse étrille la voiture, le toit comme un tambour en résonance.

– Maman, je t'aime, dit Wallace en parlant fort.

– Moi aussi je t'aime, mon coati.

– D'un amour grand comme toute l'Amazonie ?

Un sourire minuscule se dessine enfin sur les lèvres de Maman, éclaire son visage pour la première fois depuis le réveil.

– D'un amour grand comme toute l'Amazonie… elle répète, tournée vers lui depuis le siège conducteur.

Wallace aime entendre Maman dire ça. Alors il tend les bras, et se penche au-dessus du frein à main pour l'étreindre de toute sa force d'enfant. Et elle caresse ses boucles noires, un geste qui veut dire Allez, file. Qu'il va être en retard, et elle aussi. C'est qu'elle a beaucoup de travail, Maman, Wallace le sait bien. Beaucoup d'autres enfants dont elle doit s'occuper.

Mais avant de la quitter, la voix noyée par le bruit de la pluie, il demande :

– C'est de ma faute si tu es triste comme ça ? Je suis désolé, tu sais…

– Mais non. Pas du tout.

– D'accord. Alors c'est encore à cause de la fille qui est morte, c'est ça ?

Elle soupire, les doigts dans sa tignasse.

– C'est ça, oui… Mais oublie cette histoire, hein. Je n'aurais jamais dû t'en parler.

Wallace grimace : Maman lui a déjà dit qu'il était trop jeune pour entendre ce genre de choses, mais lui, il se trouve assez grand pour comprendre. Bientôt dix ans, ce n'est pas rien. Si elle lui a raconté, c'est parce qu'il a beaucoup insisté, paraît-il, demandé vingt fois Pourquoi tu fais cette tête, Maman ? Il attire sa joue vers lui, y dépose un baiser qu'elle lui rend juste après. Un baiser plein de cet amour qu'elle a pour lui, de cet amour *à l'infini*, de cet amour *grand comme l'Amazonie tout entière,* elle a tellement de façons de lui dire qu'elle l'aime, Maman. Tandis qu'elle remet le contact, Wallace attrape son cartable posé sur la banquette, ouvre la portière. Et sous l'ondée violente, il court en direction de l'école primaire, se laisse avaler par la foule enfantine.

Faufilé entre les sacs à dos, il fonce droit sur Jordan, qui l'attend planté tout seul au sec, sous le toit de béton. Il cogne son poing contre le sien. Et ensemble, secouant tête et cheveux pour en chasser l'eau de pluie, ils pénètrent dans l'enceinte de l'établissement. Wallace sait que Maman, même si elle ne le dit pas vraiment, elle ne l'aime pas, Jordan. Mais il ne voit pas ce qu'elle peut lui reprocher : lui, il l'adore. C'est son copain depuis le CP, et à bien y réfléchir, le seul qu'il ait vraiment dans sa classe. Les autres, ils le regardent tous de travers, à cause de ses notes. Et de haut, aussi, une ou deux têtes pour la plupart d'entre eux.

– Tu as joué hier ? lance Jordan alors qu'ils rejoignent la salle de classe.

– Pas beaucoup… Et toi ?

– Au moins trois heures, et pas contre des bambis, crois-moi ! Je me suis acheté un skin à deux mille V-bucks, tu verrais ça !

Trois heures sur Fortnite, se répète Wallace avec envie. Sûr que Jordan sera toujours meilleur que lui : son père, il le laisse jouer autant qu'il veut, parfois six heures d'affilée le mercredi. Il lui arrive même de jouer avec lui, paraît-il, parce que lui aussi, il aime les jeux vidéo. Quand il a appris ça, Wallace n'y a pas cru, incapable de visualiser la scène, le père et le fils sur leurs manettes face à l'écran télévisé. Parce que lui, Maman l'élève toute seule. Parce qu'il ne sait pas ce que c'est que d'avoir un papa.

Les deux copains s'installent bientôt dans la classe, côte à côte au troisième rang, près de la fenêtre où la pluie trace ses rivières verticales. Mais surtout loin de Sheldon et de Lindomar et de leur copine Dadorie qui, d'après Jordan, n'est peut-être pas vraiment une fille, d'ailleurs. Ou alors une *gouine*, il a dit un jour, insistant sur le mot et apprenant à Wallace sa signification. Ces trois-là, ils devraient déjà être au collège s'ils n'avaient pas redoublé plusieurs fois. Wallace et Jordan les détestent, et les évitent avec application. Ils savent que se retrouver trop près d'eux sans adulte dans les parages, c'est l'assurance de passer un sale quart d'heure.

Surtout pour des enfants comme eux.

Parce que Wallace a bien compris ça, que Sheldon, Lindomar et Dadorie, ils vivent dans un autre monde que le leur. Comme plusieurs élèves de la classe, ils ont grandi à Pétrole, le quartier tout près de l'école où les maisons ne sont que des baraques

en tôle et en bois, mais que Maman ne veut pas qu'on appelle *bidonville*. Ils sont pauvres, en fait, et d'après Maman, c'est pour ça qu'ils sont difficiles à l'école et qu'ils s'en prennent aux autres : parce que toute leur vie, elle est difficile. Parce qu'ils ne sont pas comme lui et comme Jordan, qui sont *privilégiés*, qui ont la chance d'avoir des parents avec un travail, un *revenu* et un *logement décent*. D'après elle, les Sheldon ou les Lindomar, il faut les comprendre. Et bien sûr, Wallace, il est d'accord avec Maman.

Mais quand même, il lui arrive de se demander si Jordan n'a pas un peu raison à leur sujet. Parce que Jordan, il n'est pas du même avis, et son père non plus, apparemment. Jordan, il dit que s'ils sont pauvres, les parents de ces enfants-là, c'est de leur faute, en fait. C'est parce qu'ils sont trop fainéants pour travailler. Et qu'en plus, ce sont de très mauvais parents, du genre qui font beaucoup d'enfants juste pour avoir droit à ce truc des *allocations familiales*, mais qui s'en occupent n'importe comment, en les laissant traîner dans les rues comme des délinquants. La preuve : Lindomar, il ne vit plus avec les siens.

Lindomar, il est *placé* dans une *famille d'accueil*.

Comme tous les *mineurs* dont Maman s'occupe dans son travail *d'éducatrice spécialisée*.

Depuis que Wallace a compris ça, il se pose des questions. Il se demande s'ils sont tous comme lui, les enfants placés par *l'aide sociale à l'enfance*. Il se demande comment elle fait Maman, avec eux. Comment elle fait pour les supporter, parce que franchement, Lindomar, c'est un *cas social*, un autre mot que lui a appris Jordan. Et aussi, il se demande pourquoi elle se consacre autant à eux, au point que parfois, il lui semble qu'elle en fait plus pour eux que pour son propre enfant, qui pourtant, lui, ne fait jamais de mal à personne.

La maîtresse demande le silence, s'y reprend plusieurs fois, la classe comme excitée par les intempéries. Puis, au tableau, elle écrit des mots avec des accents circonflexes, les uns en dessous des autres :

La forêt
L'hôtel
Un châle

Wallace connaît la leçon, il a l'impression d'avoir appris ça au moins dix fois, déjà. Alors, discrètement, il se retourne pour observer la petite bande de Sheldon, éparpillée dans les rangs parce qu'ensemble ils deviennent *ingérables*. Et il se dit qu'il n'aimerait pas leur ressembler, ça non, vraiment pas. Et il pense encore à la mort de cette fille qui rend Maman si triste, parce qu'elle a bien dit que c'était pour ça, que ce n'était pas de sa faute, à lui. Et il se demande comment elle était, elle. Comment elle s'appelait. Comment elle est morte, aussi, parce que là-dessus il ne sait rien.

Et il espère que, bientôt, Maman retrouvera le sourire.

3

La peluche est énorme et manque de forme, lorsque sa mère la lui tend, l'enfant peine à la tenir dans ses bras. Mathurine l'aide un peu, puis devant sa maladresse elle se résigne à poser l'ours assis, calé contre le mur. Ses deux yeux en plastique tournés vers le petit Kevin Berthier, qui le détaille en pinçant les lèvres. L'idée traverse l'éducatrice qu'il n'y a pas d'ours en forêt amazonienne, qu'un jaguar ou un singe, ç'aurait été mieux. Et aussitôt elle réalise l'absurdité d'une telle pensée dans un moment comme celui-là.

– Ça c'est un très gros cadeau, dis donc ! fait-elle.

Kevin hoche la tête.

– Tu dis merci à Maman ?

– Merci, murmure-t-il sans cesser de regarder l'animal.

Sur la chaise taille enfant, la mère se tient mal à l'aise, jambes maigres et repliées jusqu'aux seins, pareilles à deux baguettes brisées. Elle fronce les sourcils, déçue de la réaction de son fils.

– Je l'ai acheté au magasin, précise-t-elle. Trente-cinq euros.

Comme si cela augmentait la valeur du présent.

La pièce est meublée d'un tapis molletonné, de trois chaises, d'un pouf rose. Et d'étagères où s'entassent livres et jouets amassés çà et là par les travailleuses sociales, quand ce ne sont pas ceux de leurs propres enfants devenus trop grands pour encore les user. Mais l'endroit n'est pas adapté, selon Mathurine. Trop petit. Pas assez lumineux.

– Tu vas l'appeler comment ? demande la mère, sourire forcé révélant ses dents grises.

L'enfant continue de fixer l'ours.

– Quand tu reviendras habiter avec moi, tu pourras le prendre, hein. Et je t'en achèterai d'autres.

L'enfant reste muet, retire une poussière collée à la fourrure synthétique, secoue les doigts pour s'en débarrasser.

– Kevin, intervient l'éducatrice, tu racontes à Maman comment ça se passe, ton CP ?

Haussement d'épaules.

– Comment il s'appelle le copain dont tu m'as parlé, celui qui a des cartes Pokémon ? Mathieu ?

– Mathias, corrige l'enfant de sa voix minuscule.

L'air de se parler à lui-même.

Et il n'en dit pas plus, laisse s'installer un silence d'une lourdeur infinie.

La mère s'agite sur sa chaise miniature, Mathurine la devine en train de se tendre. Sans doute avait-elle rêvé d'autre chose, imaginé que son cadeau géant allait rendre le moment moins difficile que les précédents. Que ces trente-cinq euros suffiraient à réparer ce qui est brisé.

Et alors Mathurine décide de se taire, elle aussi. Elle sait qu'elle devrait insister, faciliter encore cet échange mère-enfant,

dire des choses comme : Tu ne veux pas t'asseoir à côté de Maman ? Ou Vous voulez peut-être dire à votre fils que vous tenez à lui ? Elle sait que c'est son travail d'éducatrice. Que ces visites médiatisées, c'est le juge des enfants qui a décidé de les instaurer. Mais elle ne le fait pas. Et tandis que la femme s'agace comme si Kevin était un petit ingrat et elle une mère attentionnée, elle se souvient de ce qui figure dans le dossier de l'enfant, des raisons qui ont conduit au placement. Elle se souvient que, lorsqu'il avait trois ans, cette mère a défenestré son garçon pas assez obéissant, que Kevin a chuté d'un étage pour atterrir dans un buisson. Elle se souvient que, sous l'emprise de stupéfiants, elle a poussé son fils et sa fille à se mettre *le zizi dans la zézette*, ainsi qu'il l'a lui-même raconté.

Mathurine se souvient, et ne dit plus rien pendant plusieurs secondes.

– Madame ?

Elle regarde l'enfant, lui sourit.

– Oui, Kevin.

– Je peux jouer avec ça ? dit-il, l'index pointé vers un robot posé sur l'étagère.

Elle hésite, jette un œil à la mère ignorée.

– Oui, vas-y, dit-elle.

Alors le gamin se dirige vers l'autre mur, se saisit du Transfomers. Et le fait prendre vie entre ses petits doigts, s'animer dans une galaxie lointaine et inventée, une galaxie dont il comprendrait les règles. Une galaxie où, au moins, il saurait distinguer les gentils des méchants. Et à sa génitrice dont il n'aura pas croisé le regard de toute la rencontre, il n'offre plus que son dos et sa nuque embroussaillée. Les deux femmes le regardent faire, silencieuses à un mètre. La mère serre les lèvres, soupire d'énervement.

– Kevin ? tente-t-elle une dernière fois. Viens voir Maman.

Mais c'est déjà trop tard, Kevin est parti très loin d'elle. À des années-lumière, dans un vaisseau spatial réservé aux enfants. Alors elle se tourne vers Mathurine, pour articuler de sa voix abîmée :

– Vous êtes contente de vous ?

Puis, comme l'éducatrice ne répond pas, elle ajoute :

– Vous avez des enfants, vous aussi, je suis sûre… Et vous croyez… Vous croyez que vous faites tout mieux que moi, c'est ça ?

Kevin et sa mère repartis, elle vers son logement social, lui dans sa famille d'accueil, Mathurine se rend dans son bureau. Elle consulte son agenda, la semaine griffonnée dans tous les sens : réunion d'équipe ; visite à domicile chez une nouvelle assistante familiale, qui vient d'obtenir son agrément ; audiences en assistance éducative, chez le juge des enfants. Une audience pénale, aussi, pour un adolescent accusé de vol de scooter. Une semaine chargée, encore une fois. Comme toutes le sont depuis que, quatre ans plus tôt, Mathurine a rejoint l'aide sociale à l'enfance. *Chargée du suivi des placements*, c'est l'intitulé de sa mission : elle est la *référente* de trente-cinq mineurs retirés à leurs parents. Tous placés en famille d'accueil, en l'absence de foyer de l'enfance dans le département.

Elle referme l'agenda, puis rassemble les documents dont elle aura besoin l'après-midi. Des chemises cartonnées, couleur pastel, chacune libellée au stylo du nom et du prénom d'un enfant. Et ce faisant, elle réalise que l'une d'elles est manquante : celle du petit Christopher Labarrère, placé chez madame Janvier. Mathurine a beau chercher parmi les dossiers suspendus dans le placard tels des hamacs de carton,

puis sur le bureau, dans son tiroir, même, le dossier n'est nulle part. Alors, debout entre chaise et table, elle ferme les yeux.

Et soupire.

Et pense : Ma pauvre fille, ça ne va pas bien, là.

Elle décide finalement qu'elle pourra faire sans, au moins pour aujourd'hui. Fourre sa pile de chemises dans son sac à dos en toile usée. Et le glissant sur son épaule, elle détale vers l'escalier. Guirlandes entortillées le long de la rampe comme si ici c'était toujours Noël ; masques en papier et crépon suspendus au plafond, souvenirs d'un atelier de travaux manuels avec quelques-uns des enfants que suit l'ASE.

En bas des marches, elle croise Victor, son seul collègue masculin. Épaules larges, polo impeccable, et l'énergie des éducateurs spécialisés fraîchement sortis de leur formation. Il hausse les sourcils en la voyant.

– Oh, tu as l'air fatiguée, toi. Ça va ?

Mathurine joue l'ancienne.

Celle que vingt années de protection de l'enfance ont endurcie.

– Ça va, ne t'inquiète pas pour moi.

Il pleut toujours, constate-t-elle sitôt dehors. Arrivée subitement en ce milieu de saison sèche, l'averse va durer toute la journée, semble-t-il. Mathurine court jusqu'à sa voiture, enjambant les petits lacs formés sur le parking. Derrière son volant, elle observe son reflet dans le rétroviseur central, se trouve vieille, lisse des doigts ses cernes marqués. Elle met le contact, puis traverse le centre urbain sous les trombes d'eau. Bâtisses coloniales en ruines, d'autres en rénovation, la ville en permanente recomposition. Plus grand-chose de commun avec celle de son enfance, et pourtant toujours cette atmosphère unique, l'âme affleurante sous l'offensive du temps.

Avisant l'heure sur son tableau de bord, elle augmente le son de la radio, assez pour surmonter celui de la pluie. Elle écoute les titres des informations locales.

Particulièrement concentrée lorsque le journaliste annonce :

– *Quatre jours : il aura fallu quatre jours pour que les secours retrouvent l'homme perdu seul en forêt. Épuisé mais en bonne santé physique, selon les médecins du centre hospitalier où il a été accueilli hier soir…*

Dans le petit restaurant où elles se retrouvent à chaque fois, cuisine au poids en self-service, Carole est déjà installée. Elle l'attend dans la grande salle climatisée, devant son assiette abondamment remplie. Mathurine fait la queue, se sert, bananes frites-haricots rouges-darnes de poisson, puis, plat en main, manœuvre parmi les clients pour s'asseoir en face d'elle.

– Désolée pour le retard, je…

– Aucun problème ma belle, balaye Carole. Rappelle-toi : j'ai connu ça, moi aussi…

– Je sais, oui. Mais arrête de m'appeler ma belle, s'il te plaît : je me trouve affreuse en ce moment. J'ai encore grossi, en plus.

– N'importe quoi. Tu es belle, je te dis. Tu as cinquante ans, tu as pris deux-trois kilos, mais tu es belle, O.K. ? Je t'interdis de penser le contraire !

Mathurine sourit : voir Carole, ça lui fait du bien.

Toutes les deux, elles étaient collègues autrefois, dans le service des évaluations sociales en protection de l'enfance, où Mathurine a passé six années. À force de partager le même bureau, les mêmes doutes, les mêmes colères syndicales, elles sont devenues amies. Et le sont restées, même quand Carole a quitté pour de bon le travail social pour se reconvertir en agente immobilière. Reconversion facilitée par son mari,

détenteur de la société qui l'a aussitôt employée. À elle, au moins, Mathurine a l'impression de pouvoir se confier.

Enfin, pas sur tout, évidemment, se corrige-t-elle en pensant cela.

Mais au moins un peu.

– Bon, comment tu vas, sinon ? lance Carole, fourchette plantée dans le poulet boucané.

Mathurine hésite.

– Je ne sais pas… Pas très bien, je crois. Je donne le change au bureau, mais… enfin, j'ai du mal, ces temps-ci.

– Hum… Ça t'a chamboulée, la mort de cette adolescente, hein ? Méryane, c'est ça ?

– Oui. Je trouve ça tellement injuste.

C'est arrivé deux semaines plus tôt. Méryane Baclot était placée depuis seulement quatre mois chez madame Barthélémy, une des assistantes familiales pour lesquelles Mathurine a le plus d'estime sur tout le département. Une nuit, elle a fugué, semble-t-il pour aller rejoindre son petit ami. Une fugue comme en font beaucoup d'adolescentes placées, au point que souvent, l'ASE renonce même à les rechercher, préférant attendre qu'elles reviennent d'elles-mêmes vers la famille d'accueil. Sauf que Méryane n'est jamais arrivée chez personne : un agriculteur l'a retrouvée noyée dans une rivière, à moins d'un kilomètre de chez madame Barthélémy. Son corps retenu dans les racines des palétuviers.

– J'ai encore eu les gendarmes au téléphone, hier, explique l'éducatrice. L'enquête criminelle n'a rien donné : pour eux, il n'y a pas de doute, c'était un accident. Elle marchait le long de la route en direction de la ville, et en passant sur le pont au-dessus de la rivière, elle est tombée à l'eau. Et comme il faisait nuit, personne n'a rien vu…

– Seigneur… L'ASE n'est pas en cause, alors ?

– A priori, non.

– Les parents ont porté plainte ? Pour défaut de surveillance ?

– Le père ? Même pas. Méryane était dans sa chambre, tout le monde dormait, la maison était fermée. La fille a scié les persiennes pour passer par la fenêtre, tu imagines… Et la tatie a signalé la fugue dès le matin : juridiquement, elle est couverte.

Carole opine, couverts suspendus au-dessus de son assiette. Mathurine mange un peu à son tour, tandis qu'un couple pousse la porte du restaurant et s'ébroue, les vêtements trempés par l'averse qui continue dehors.

– Tu sais ce qui me tue, en fait ? C'est que ce n'était pas un placement judiciaire. C'était un accueil provisoire, à la demande du père. (Carole hausse les sourcils, consciente que cela n'est pas commun.) Le gars l'élevait tout seul, il n'y arrivait plus, c'était la guerre entre eux… Je veux dire : il avait fait appel à l'ASE, il comptait sur nous. Et moi… Moi j'y croyais. À chaque rencontre médiatisée, j'avais l'impression de les aider, lui et elle, qu'on progressait. Tu vois ce que je veux dire ?

– Très bien, oui… Tu veux dire que, pour une fois, tu te sentais utile.

– C'est ça. Pour une fois, il me semblait que tout ça avait un peu de sens.

Carole la fixe, compatissante. Et Mathurine devine ce qu'il y a dans le silence qu'elle observe : le souvenir de toutes les fois où toutes les deux, elles ont évoqué le sujet. Ce sentiment d'impuissance, partagé par beaucoup de collègues, éducatrices ou assistantes sociales. La raison pour laquelle Carole a décidé de quitter le navire, désabusée et pessimiste.

– On ne sauve personne, glisse-t-elle seulement, à voix basse.

– On ne sauve personne… répète l'éducatrice. On essaye juste de bien faire le job.

Ainsi qu'elles se le disaient souvent, avant.

Pour se rassurer, surtout.

– Mais c'est sûr que toi, tu as quand même eu plusieurs coups durs. Là, c'est cette Méryane, mais je me souviens du petit, il y a dix ans, sur la colline de Bois-Sec. Avant le glissement de terrain. Celui que tu aimais bien, là, avec les pieds tordus. Lui aussi, quand il a disparu, ça t'a marquée, non ?

Silence.

Mathurine, soudain muette et raide.

Carole grimace :

– Quoi, j'ai dit une bêtise ? Je n'ai pas raison ?

– Non, non. Enfin, si, tu as raison.

– C'était quoi son nom, déjà ?

– …

– Marvin ?

L'éducatrice hésite. Concède enfin :

– Darwyne.

– Darwyne, c'est ça. Je me souvenais que c'était un nom bizarre. Quand j'y repense, pauvre gosse…

Mathurine baisse les yeux sur son assiette, s'applique à dépiauter sa darne. La file d'attente s'allonge du côté des bacs en inox où se servent les clients. Carole avale quelques bouchées. Et croit sans doute détendre l'atmosphère lorsqu'elle dit :

– Au moins tu as ton Wallace qui t'adore. C'est ce que je me disais quand ça devenait trop dur, au travail : je pensais à Keanu. Il est toujours premier de sa classe ?

L'éducatrice hausse les sourcils, son amie fronce les siens.

– Quoi ?

Nouvelle hésitation, le cœur serré dans la poitrine.

– C'est… Je ne te l'ai pas dit, mais c'est un peu dur avec Wallace, en ce moment.

– Dur ? Mais il est trop chouette, ton bonhomme, non ?

– Je sais… soupire Mathurine. Il est trop chouette, comme tu dis, il est toute ma vie. Et à l'école, rien à dire, c'est certain. Mais… Mais quasiment tous les soirs, ça finit en dispute. J'ai l'impression de ne jamais toucher terre, d'enchaîner un deuxième boulot en rentrant du bureau, entre les courses, le ménage, la cuisine… Et lui, il n'écoute rien, il vit dans son monde. Il me parle de sa console, de ses jeux vidéo. De son *Fortnite*, là, je ne sais même pas pourquoi je l'ai autorisé à jouer à ce truc horrible, ce n'est pas du tout de son âge. Il me fait des reproches, aussi. Enfin, il…

– Il grandit, tu veux dire ?

– Peut-être, oui… Parfois j'ai l'impression d'avoir tout fait de travers, avec lui. De le gâter trop, ou au contraire de ne pas assez m'en occuper. Je m'énerve pour rien, je lui dis des choses que je ne voudrais pas lui dire, je… Je crois que je suis une mauvaise mère, en fait.

Carole pose sa main sur la sienne.

– Ma chérie… Sors-toi ça de la tête, d'accord ? Tu dis n'importe quoi : une mauvaise mère, on sait ce que c'est, toi et moi, tu ne crois pas ? Toi, tu es une super maman. Une maman de compétition.

– Je ne sais pas. Je ne sais plus…

– Moi je te le dis. Tu l'élèves toute seule depuis neuf ans, sans famille dans le coin pour t'aider, je ne sais même pas comment tu fais. Mais tu assures, je te jure. Il a de la chance, ton petit gars. Et il le sait.

Mathurine ferme les yeux. Et en elle, elle sent monter des larmes irrépressibles, pressées sous les paupières tel un torrent violent.

– Oh, non, ma belle, ne pleure pas… Tu es à cran, ce n'est pas possible… Tu te mets trop la pression, je crois, il faut que tu te détendes. Les gosses, c'est comme ça, des fois : ils nous rendent folles, on est toutes passées par là… Des fois ils deviennent des monstres, tu le sais ça, hein ?

Hochement de tête, pour dire Je sais.

– Tu te souviens, quand on se plaignait toutes de nos enfants, au bureau. Et qu'on t'enviait, parce que tu nous faisais croire que c'était par choix que toi tu n'en avais pas ?

– Oui… fait Mathurine, qui parvient à sourire en repensant à cette époque lointaine. Orlane disait qu'elle allait créer l'ASPM : *l'aide sociale aux parents maltraités*…

Carole rit en faisant oui de la tête. Avant de retrouver son sérieux.

– Tu devrais peut-être prendre quelques jours pour toi, tu ne crois pas ? Poser une semaine de RTT ? Ça te ferait du bien.

– Pfff… soupire Mathurine en se frottant les yeux. Je ne vois même pas comment. L'ASE est en sous-effectif, mon agenda déborde.

Carole resserre ses doigts autour des siens.

– Ça va aller, tu vas voir. J'en suis sûre : tu es une guerrière, toi. C'est juste un mauvais moment à passer.

4

Tiburce habite une baraque isolée, érigée en haut d'un talus qui surplombe la route nationale lancée vers l'est du département. Il la loue sans bail, et il sait très bien que le propriétaire l'a construite sans permis, à une époque où tout le monde faisait pareil sans que ça dérange Monsieur le Préfet. C'est précaire, surtout en saison des pluies, quand l'accès se transforme en torrent et qu'il devient impossible de hisser le pick-up jusqu'en haut, mais ça lui va bien, à lui. Il y a tout ce qu'il lui faut : quelques arbres fruitiers, de l'eau pompée dans une rivière qui coule là-bas derrière, un générateur pour prendre le relais du réseau électrique quand il y a trop de coupures. Et ici au moins, personne ne vient fouiller dans ses congélateurs ni lui chercher des embrouilles.

Ici, il a la paix.

Cette paix que Méryane appelait la mort.

C'est ça que tu veux, ma mort dans ta tanière au bout du monde, qu'elle disait.

Qu'elle criait, plutôt.

Tiburce, il voudrait pouvoir la pleurer, sa fille. Faire comme les gens *normaux*, parce que c'est bien ce qu'ils font, non, les parents endeuillés par la perte d'un enfant : ils pleurent comme si le ciel tout entier leur était tombé dessus. Ils sont dévastés et inconsolables et désespérés. Mais pas lui. Lui, il n'a pas versé une seule larme depuis deux semaines. La vérité, c'est qu'à part un vide immense creusé dans son ventre façon fosse d'extraction, il ne sait pas ce qu'il ressent. La vérité c'est qu'à certains moments, il se demande même s'il n'est pas soulagé qu'elle ne soit plus là, Méryane, et après, il s'en veut de penser des choses pareilles, et en silence il se traite de tous les noms. Il voudrait bien, aussi, pouvoir être en colère. En vouloir à la terre entière, ou plutôt à quelqu'un en particulier. Tenir un coupable de ce qui est arrivé, le détester, et peut-être avoir envie de débarquer chez lui ou chez elle pour se défouler dessus. Mais ça non plus, il n'y parvient pas.

La seule personne à qui il arrive à en vouloir, c'est à lui-même.

Il tourne en boucle sur tout ça, en fait.

À vide, plutôt.

Surtout quand il est ici.

Parce qu'ici, songe-t-il en inspectant l'hélice de son moteur sous le toit de son garage, chaque recoin lui évoque un souvenir de Méryane. Un souvenir violent, plutôt, parce que ces dernières années, c'était ça, leur quotidien à tous les deux.

Onze ans plus tôt, quand il s'est retrouvé tout seul avec sa gamine sur les bras, lui qui n'y connaissait rien aux enfants, il a essayé, pourtant. À son avis, c'est quand même quelque chose que les femmes savent mieux faire que les hommes : on a beau dire, elles ont un truc en elles qu'eux, ils n'ont pas. Ou que lui

n'a jamais eu, en tout cas. Mais oui, quand la maladie de Chagas a emporté la mère de Méryane en seulement quelques mois, il a essayé, sans que personne ne soit jamais venu lui dire comment faire, lui donner le mode d'emploi sur lequel il y aurait eu marqué : *Éducation d'une gamine*, avec des textes et des dessins comme ceux que tu trouves quand tu achètes un nouveau congélo. Et peut-être bien qu'au début, quand elle était encore petite, il ne s'en sortait pas si mal que ça, d'ailleurs.

Mais c'était couru d'avance, il estime aujourd'hui.

Destiné à mal se terminer.

Plus Méryane a grandi, plus elle s'est engouffrée dans ce truc qu'on appelle adolescence pour ne pas nommer l'enfer, plus c'est devenu difficile. Plus elle est devenue ingérable et sauvage et hostile. Plus elle s'est mise à le détester, ou en tout cas à le lui dire assez de fois pour qu'il en soit certain. Et à revenir avec ses faux ongles immenses et multicolores, bordel. Et à sortir sans lui demander, dans des endroits dont il ne savait rien mais qu'il imaginait salement fréquentés. Et plus Tiburce a réalisé l'ampleur de son impuissance. Que face à une ado lui gueulant dessus comme s'il était le pire des humains, et sachant mieux que personne comment faire pour l'atteindre avec ses mots et ses insultes, la seule arme en sa possession, c'était la force. Sa paume pour la gifler. Mais aussi la planche de bois de palette dont il a déjà usé pour la cogner. Que *dialoguer*, comme elles disent à l'ASE, il ne savait pas faire. À moins que cette histoire de dialogue et d'écoute, ça ne soit qu'une légende inventée par ceux qui refusent d'avouer que, eux aussi, quand personne n'est là pour les surveiller, ils tabassent leurs enfants.

Tiburce a attendu, un peu. Demander de l'aide, ce n'est pas dans ses habitudes, non, il est plutôt du genre à régler ses

problèmes dans son coin, et à éviter de se frotter aux autres. Mais après, quand Méryane a rencontré celui qu'elle appelait *son mec* alors qu'il avait sept ans de plus qu'elle et qu'il était dealeur et délinquant, tout a dégénéré. Elle a commencé à fuguer, parfois une semaine entière sans qu'il sache où elle était. Puis il y a eu l'histoire du téléphone avec lequel elle a débarqué un jour. Un modèle haut de gamme, iPhone je-ne-sais-pas-combien, que jamais Tiburce n'aurait pu lui payer même s'il l'avait voulu. C'est là qu'il a décidé que ce n'était plus possible. Quand elle a fini par avouer comment elle avait pu s'offrir un truc pareil. Quand elle lui a balancé, seins en avant tels deux canons prêts à faire feu :

– Moi au moins, j'ai autre chose à vendre que ta viande avariée !

C'est après ça qu'il a contacté les services sociaux.

Le bruit de moteur le fait sortir de ses idées noires, Tiburce se redresse au-dessus de son hélice. Voiture en approche : le restaurateur est en avance. Il se plante en haut du talus, le regarde approcher en manœuvres maladroites dans la pente raide, le châssis de sa citadine raclant la terre trempée. La pluie s'est arrêtée depuis une petite heure, mais il est tombé un paquet d'eau.

Tiburce n'a pas envie de le voir, et encore moins de lui parler, au restaurateur.

Mais il faut bien gagner sa vie.

À l'arrière de la maison, dans une pièce ouverte sur un côté, il y a tout son matériel de chasseur. Ses deux fusils, de marque russe, dont son préféré avec sa crosse rafistolée au fil de fer. Un stock de cartouches, bientôt épuisé, d'ailleurs : calibre douze, adaptées à la chasse en forêt où jamais tu n'as besoin de tirer à plus de quinze mètres. Un imposant billot en bois sur lequel il

a coupé pas mal de têtes et de pattes. Et un congélateur-coffre, surélevé par des palettes en bois.

Qu'il ouvre bientôt devant son client.

La main dans le froid violent qui s'échappe en volutes, il déplace ses morceaux de viande de bois, emballés dans leurs sacs hermétiques et étiquetés avec sa rigueur de professionnel. Agouti, deux portions ; cabiaï, sept portions, cuissots, épaules, cou, plat de côtes ; pac, laissé en un seul morceau de cinq kilos. Pour s'emparer, dans le fond, des sept bouts du cochon-bois qu'il a chassé la semaine dernière, puis les déposer lourdement sur le billot. Plus de trente kilos de viande, en tout. L'homme les considère en les retournant sur le bois, taché d'un sang qui jamais ne partira.

– Il y en a pour combien, là ?

– Pour cinquante personnes, facilement.

– O.K. Tu as tiré ça où, dis-moi ?

Tiburce ne répond pas : il lui demande, à lui, qui sont les clients en mal d'exotisme de son restaurant clandestin ? Aucun chasseur qui se respecte ne donne d'indications sur ses zones de chasse, il devrait savoir ça, quand même. Le gars le regarde en souriant dans sa chemisette.

– Oh ça va, détends-toi…

– Bon, tu prends ou tu ne prends pas ?

– Je prends, dit l'autre.

Et de sa poche arrière, il sort une liasse de billets, que Tiburce empoche sans compter.

– Dis, tu crois que tu pourrais me trouver du caïman, d'ici ce week-end ?

– Du caïman ? C'est interdit à la vente, ce gibier-là, tu es au courant ?

– Arrête… C'est faisable, ou pas ?

Tiburce hésite. Puis il pense : De toute façon, tu sais bien que tu vas y retourner dès que tu peux, en forêt. Alors il dit :

– C'est faisable.

L'homme opine. Puis ouvre sa glacière géante pour y ranger son pécari en puzzle, parmi la glace pilée. Sans s'arrêter de causer, l'air de tout savoir :

– Il faut qu'ils arrêtent avec leurs interdictions : des caïmans, il y en a plein, ils ne sont pas menacés, franchement. Ce n'est pas comme si je te demandais de chasser le Maskilili, non plus… Là, O.K., ce serait une autre histoire.

Ils s'y mettent à deux pour soulever la caisse, la chargent dans le coffre de la citadine garée sur les ornières. L'homme tend la main, Tiburce la serre en évitant de croiser son regard narquois. Et se retrouvant à nouveau seul en haut du talus, il se répète : chasser le Maskilili. Et il songe encore à ce qu'il a vu deux jours plus tôt, dans la forêt. Ou qu'il a juste cru voir, tente-t-il de se persuader. Et à toutes les questions que ça a fait naître en lui.